NOUVELLE-ORLÉANS, 1er JUILLET 1898.

Livraison 4ème. 6e SERIE. Tome II

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Procès-Verbaux.

Programme du Concours de 1898.

Lettre d'adieu du Dr. J. Touatre.

M. Hubert Rolling,
—MM. Gaston Doussan et
Gustave Devron.

L'Arrabiata, par Paul Heyse,
Nouvelle traduite de l'allemand;
—M. Alcée Fortier.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez l'Imprimeur, 406 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 406, RUE DE CHARTRES
1898.

Nouvelle-Orléans, 1er Juillet 1898.

COMPTES-RENDUS DE L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 13 Mai 1898.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Alcée Fortier, Juge Joseph A. Breaux, Edgar Grima, P. A. Lelong, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat et Bussière Rouen,

---

A huit heures la séance est ouverte.

M. Edgar Grima fait une très charmante causerie sur le dernier ouvrage de M. Edmond Rostand : " Cyrano de Bergerac," et il fait ressortir les traits saillants de cette œuvre qui a été si bien accueillie par le monde littéraire

et surtout à Paris. Selon M. Grima cette pièce contient de très beaux vers et est très fidèle aux notes encyclopédiques sur Cyrano de Bergerac.

Les membres discutent avec M. Grima les autres qualités de Cyrano de Bergerac, et parlent aussi du merveilleux succès d'Edmond Rostand qui est encore un tout jeune homme.

A l'unanimité des voix des remercîments sont votés aux dames et aux messieurs qui nous ont prêté leur gracieux concours à l'occasion de la fête annuelle, concours de 1897.

Le Président annonce qu'à la prochaine séance l'Athénée choisira le sujet pour le concours de 1898, et il prie ses collègues de penser à plusieurs sujets afin de faciliter le choix.

A neuf heures l'ajournement est prononcé.

Séance du 27 Mai 1898.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Membres présents: MM. Alcée Fortier, Dr. G. Devron, Gaston Doussan, Juge Jos. A. Breaux et Bussière Rouen.

A huit heures la séance est ouverte.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance du 13 mai 1898.

Le Président annonce officiellement la mort de M. Hubert Rolling, un des plus anciens membres de l'Athénée et exprime tous les regrets que lui fait éprouver cette perte.

Le Président annonce aussi qu'il a été voir M. Laurent-Cochelet, consul général de France à la Nouvelle-Orléans, et lui a présenté ses respects et ceux de ses

collègues de l'Athénée. M. Laurent Cochelet, en répondant au désir exprimé par le Président, a consenti à devenir membre honoraire de notre Société.

L'ordre du jour demande le choix du sujet et la préparation du programme pour le concours de 1898.

Après avoir délibéré assez longuement les membres font choix du sujet suivant : " Etude sur Chateaubriand."

PROGRAMME.

Concours de 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent

qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Sécrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

BUS. ROUEN, P. O. Box 725.

La démission de Monsieur le Docteur Just. Touatre est lue, et elle est acceptée avec le plus grand regret par ses collègues.

Nouvelle-Orléans, 26 Mai 1898.

Monsieur le Président,

Rentrant dans quelques semaines en France, pour y finir mes jours, j'aurais voulu, ce soir, en vous priant d'accepter ma démission de membre, assister à la séance de l'Athénée, pour vous faire mes adieux, ainsi qu'à mes aimables collègues, si distingués ! Malheureusement

une attaque de goutte me cloue dans mon fauteuil depuis dix jours, et je suis privé de ce plaisir.

Veuillez croire, Monsieur le Président, que j'emporterai le meilleur souvenir des charmantes soirées que j'ai passées à l'Athénée, où la langue française et les traditions que la France a laissées en Louisiane sont si hautement appréciées.

Combattez vaillamment pour perpétuer notre langue dans votre beau pays si hospitalier, si agréable, si sociable surtout, et si la Légion Sacrée qui constitue l'Athénée défend les traditions des origines de la Louisiane, elle aura bien mérité, non seulement de la France, mais surtout de votre grande et merveilleuse patrie, qui marche à pas de géant à la suprématie du monde.

La France, quoi qu'en disent les méchants, sera toujours l'amie des Etats-Unis, et ce n'est pas elle qui sera jamais jalouse de votre gloire et de votre puissance, parce qu'elle se rappelle avec orgueil, qu'elle était à vos côtés pour vous aider à conquérir votre liberté, alors que vous n'étiez ni forts, ni puissants. *Remember!*

Présentez, Monsieur le Président, mes meilleurs souhaits de bonheur et de prospérité à mes chers collègues, et veuillez croire à l'assurance de mes affectueux sentiments d'estime et d'amitié pour vous.

TOUATRE.

Monseigneur Placide L. Chapelle, Archevêque de la Nouvelle-Orléans, et M. Adrien Laurent-Cochelet, consul général de France à la Nouvelle-Orléans, sont élus membres honoraires.

Monsieur Gaston Doussan et Monsieur le Dr. Gustave Devron sont nommés membres du comité chargé de préparer le nécrologe de M. Hubert Rolling.

A neuf heures et demie le président ajourne la séance.

Séance du 10 Juin 1898.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents; MM. Alcée Fortier, Dr. G. Devron, Gaston Doussan, J. Numa Augustin, Juge Joseph A. Breaux, Henri A. Bernard, Edgar Grima, Gustave V. Soniat et Bussière Rouen.

M. le professeur Jules Choppin, invité, assiste à la séance.

A huit heures le président ouvre la séance.

Lecture et adoption du procès-verbal de la réunion du 27 mai.

Motion est faite par M. Augustin d'élire M. le docteur Just Touatre membre correspondant de l'Athénée. Cette proposition est mise aux voix et adoptée à l'unanimité.

Le secrétaire donne lecture d'une lettre de M. Adrien Laurent-Cochelet, consul général de France à la Nouvelle-Orléans, par laquelle il accepte de devenir membre honoraire de notre société.

M. Jules Choppin lit une adaptation en patois du nègre créole de la Louisiane, de la fable de Lafontaine: " L'Huître et les Plaideurs."

Il est décidé de publier cette adaptation dans les " Comptes-Rendus."

M. Alcée Fortier donne lecture d'une excellente traduction faite par lui d'une Nouvelle de Paul Heyse, célèbre romancier allemand. Cette jolie traduction est fort appréciée par les collègues du président.

M. Gaston Doussan, rapporteur du comité chargé de préparer le nécrologe de M. Hubert Rolling, lit une étude intitulée: " Hubert Rolling." Ce travail rend justice au maître distingué qui était un des plus anciens

membres de l'Athénée, et dont le dévouement à notre cause fut toujours sincère et réel.

Pour terminer la soirée, M. Henri A. Bernard choisit dans les " Portraits littéraires " de M. le docteur Charles Testut, celui du poète louisianais, Alexandre Barde, et en donne lecture. M. Bernard lit aussi une pièce de vers de Leconte de Lisle.

L'Athénée décide de prendre des vacances et l'ajournement est prononcé jusqu'au deuxième vendredi d'octobre.

HUBERT ROLLING.

Monsieur le Président,
Nos chers collègues,

L'Athénée Louisianais vient de perdre un membre distingué, et la Nouvelle-Orléans un musicien de grand mérite, par la mort de M. H. Rolling survenue le 14 mai 1898.

Quel est celui d'entre vous, Messieurs, qui ne se souvienne avec plaisir des grands morceaux exécutés par M. Rolling à certaines séances de l'Athénée pour la distribution de médailles d'or. " Les Harmonies de la Nature," " Un Rêve des Concerts du Ciel," " La Plainte des Flots," ont été joués d'une manière admirable devant un auditoire nombreux et choisi qui ne pouvait se lasser d'entendre les envolées sublimes d'un maître aussi renommé, exécutant ses propres œuvres avec une habileté merveilleuse et un charme tout particulier. Nous avons tous été fiers et heureux d'avoir possédé parmi nous un homme d'un aussi grand mérite; et, nous tâcherons aujourd'hui, Messieurs, en vous rappelant l'œuvre d'un grand artiste, de nous inspirer des documents précieux que son

fils, M. le professeur William H. Rolling, a eu la bonté de nous prêter pour honorer la mémoire de son père.

En parcourant ces notes qui commencent en 1843 pour finir en 1895, nous remarquons avec plaisir que de grands maîtres français tels qu'Ambroise Thomas, A. Elwart, professeur d'harmonie au Conservatoire de Musique de Paris, pendant de nombreuses années, Gottschalk, Marmontel et bien d'autres s'étaient liés avec M. H. Rolling, que tous appréciaient son talent musical, son originalité, et surtout son exécution magistrale de morceaux d'une très grande difficulté, n'admettant pas un jeu médiocre.

Ce n'est pas sans raison qu'Ambroise Thomas et A. Elwart ont proclamé le professeur H. Rolling le Thalberg de l'Amérique. Ses œuvres musicales sont originales, élevées. L'harmonie imitative des chants de la nature, la poésie renfermée dans quelques-unes de ses belles compositions l'ont élevé au rang d'un artiste distingué, écrivant pour la postérité dont les annales enregistreront le nom comme un grand compositeur louisianais.

A la date du 6 septembre 1846, M. J. Martin d'Angers écrit, au sujet d'une œuvre de M. Rolling, intitulée Opéra 2 : "Dès le début, le cachet du maître se fait sentir. On y remarque une facture large, vigoureuse, énergique, les imitations y sont employées avec bonheur. La phrase est pleine, l'attaque saisissante, le style digne et noble, le mouvement varié, la modulation originale et riche."

Plus loin M. J. Martin d'Angers s'exprime ainsi : "Je serai tenté de croire que le Nouveau Monde a plus de sang dans les veines que l'Ancien, car, à chaque page de l'œuvre que je déchiffre, je trouve une verdeur printanière, une verve toute vierge, un coloris à la Raphaël."

" Somme toute, ce morceau de concert révèle une or-

ganisation puissante, une grande connaissance de l'instrument et le sentiment de l'art à un degré très élevé."

La Revue Louisianaise du mois d'octobre 1848 écrit au sujet de l'Hymne patriotique sur les motifs de la Marseillaise : " Il y a tout un poème dans sa nouvelle œuvre, chacune de ses notes vibre jusqu'au fond de votre cœur, et il vous semble assister à l'histoire dramatique de la France, lorsque la Marseillaise à son apparition fit tressaillir toutes les poitrines et s'échappa de toutes les bouches." "L'œuvre de M. Rolling est plus qu'une œuvre musicale, c'est une idée sublime exécutée en grand compositeur, en grand poète."

Dans un Extrait du Journal, la France Musicale, du 21 juillet 1867, de Paris, M. A. Elwart écrit : " M. H. Rolling, animé par les sentiments les plus louables, a donné au public l'Appel à Dieu, harmonie religieuse d'un beau style. Ce qui nous a le plus frappés dans cette poétique composition, c'est l'élévation de la pensée, le plan de l'œuvre et un sentiment exquis de la pure mélodie."

" Le style de l'auteur est tellement serré, les effets qu'il tire de l'instrument sont si nouveaux dans leur réalisation, qu'on peut dire sans crainte d'être démenti, que M. H. Rolling a orchestré son Appel à Dieu. En effet, par l'arrangement des parties multiples qu'il accumule avec un art infini, on croirait entendre l'orgue aux cent voix. D'autres fois c'est le violoncelle qui pleure ; plus loin la trompette éclate ; ici, la timbale fait descendre le tonnerre au milieu de la mêlée musicale. Tous ces procédés si nouveaux donnent à l'œuvre de H. Rolling un cachet d'originalité incontestable."

Comme vous le voyez il n'y a pas qu'à la Nouvelle-Orléans que le talent de M. H. Rolling soit apprécié. C'est à Paris, dans le centre des arts et de la musique, que M. A. Elwart fait l'éloge mérité d'un artiste louisianais.

Voyons l'appréciation de M. Elwart, sur l'Harmonie de la Nature, publiée dans le Propagateur Catholique en date du 26 décembre 1868 :

" L'Harmonie de la Nature embrasse sous la plume savante et mélodieuse du maître de la Nouvelle-Orléans, toutes les voix qui concourent au grand concert qui chaque jour s'élève vers le Créateur." " Le réveil de la nature est célébré par le chant brillant du Rossignol ; d'autres hôtes des belles forêts de l'Amérique répondent à la voix de Philomèle ; et bientôt une mélodie pastorale jouée dans les régions graves de l'instrument orchestre se fait entendre ; les bruissements du feuillage balancé par la brise matinale semblent l'accompagner.. Le Silence de la Solitude succède mélodieusement à ce concert ailé ; la phrase favorite et intérieure s'élève vers les hautes régions du clavier, et l'on entend les premiers bruits sinistres de l'Orage à l'Horizon ; mais ce n'est qu'un grain passager, et le chant plus accentué des oiseaux revient avec la clarté du jour qu'un nuage avait obscurcie. C'est jour de fête ! Une réunion joyeuse de campagnards a lieu sur les bords de la mer azurée. Ils dansent une espèce de bourrée pleine d'humour, la valse enivrante lui succède en jetant au vent ses notes joyeuses. L'Océan fait entendre sa grande voix, et ses flots majestueux semblent adresser une hymne sublime au Tout Puissant."

" L'auteur de cette page magnifique s'est élevé à une grande hauteur. Si, comme virtuose, il se joue des plus inextricables difficultés, comme poète, il est toujours le plus touchant interprète des sentiments les plus religieux, et, sous sa plume inspirée il fait un heureux mélange du style de l'orgue avec celui du piano."

Quoi de plus gracieux, de plus charmant, de plus poétique, de plus juste, de mieux pensé que cette admi-

rable critique des Harmonies de la Nature, écrite par M. Escudier, rédacteur en chef de la France musicale, en date du 13 juin 1868 :

" Au début l'auteur nous fait assister au réveil de la nature ; c'est le chalumeau qui est chargé de peindre ce passage de la nuit à la lumière, qu'on nomme le crépuscule. Le rossignol mêle son chant fleuri au rhythme monotone de la voix sombre du coucou. La musette interrompt ce dialogue étrange et fait entendre une mélodie pastorale d'une exquise fraîcheur.

" La nature est en pleine agitation, tous les bruits des airs et de la terre s'entrecroisent et se confondent tour à tour ; ce sont les harmonies dans la solitude, c'est la vie avec ses ardeurs contenues, sans le tumulte des villes.

" Peu à peu l'agitation augmente, le vent souffle avec violence, les arbres fortement secoués font entendre un cliquetis assourdissant, un agitato misterioso fait pressentir l'orage qui se forme à l'horizon. L'orage en effet ne tarde pas à éclater, et il se manifeste par une avalanche de triples croches, qui tombent dru comme grêle des touches du clavier.

" Bientôt reparaît le rossignol qui reprend sa chanson du commencement, comme pour indiquer que la nature ayant repris ses airs de fête il n'y a plus rien à redouter des violences du ciel. Tous les autres oiseaux font entendre simultanément leur langage particulier, et la troupe ailée ne s'envole que devant une réunion joyeuse de campagnards qui viennent se grouper sur le bord de la mer. Le bavardage de ces braves gens est figuré avec une vérité saisissante par un allegro d'un effet entraînant.

" Enfin après une valse brillante, dont le mouvement s'accroît de mesure en mesure, l'auditeur est tout à coup transporté dans une région sereine, en face de l'océan,

qui élève son âme vers le Tout Puissant. L'hymne qui termine l'œuvre de M. Rolling se distingue par une grande élévation de pensée et de style. C'est le digne couronnement d'un travail que ne refuseraient pas de signer les compositeurs les plus renommés."

Une Voix de la Nuit, rêverie pleine de charme et de mélodie, exécutée avec talent par M. W. Rolling, qui en a fait ressortir toutes les beautés, a clos une charmante séance de l'Athénée Louisianais en 1880. Nous rappelons ce souvenir, parce que nous tenons à démontrer que l'Athénée s'est toujours plu à faire connaître le talent pour le faire apprécier de la société louisianaise.

En parlant du Rêve des Concerts du Ciel, M. A. Elwart s'exprime ainsi : " Divisé en six parties, ayant entre elles une relation tonale et s'animant l'une par l'autre au souffle divin de l'inspiration, le Rêve d'Hubert Rolling est tout à la fois une page étincelante et une mine féconde d'étude, d'expression et de vélocité pour les pianistes."

Une dernière citation tirée du Franco-Louisianais en date du 5 octobre 1895, terminera notre petit travail.

" Le morceau intitulé la " Plainte des Flots " est, du commencement à la fin, un modèle de musique, de mélodie, d'harmonie imitative.

On y entend tout d'abord le murmure des vagues, s'approchant et augmentant pour venir se briser sur le sable fin de la plage.

Vient ensuite la brise qui grossit et tourne à la tourmente, l'hymne de l'océan.

Malgré tous ces trémolos en quadruples croches, la mélodie très perceptible s'affirme constamment.

Enfin un diminuendo termine la composition d'une grande allure. On entend les flots s'apaiser, la tempête s'éloigner et l'on voit, pour ainsi dire, le ciel redevenir serein."

Nous terminerons en faisant remarquer que notre étude, basée sur les appréciations de maîtres qui tous ont fait l'éloge le plus mérité du talent de M. H. Rolling, a eu pour but de le montrer sous son véritable jour, c'est-à-dire comme un grand musicien plein d'originalité, cherchant à ouvrir une nouvelle voie à la musique, par la poésie, et par l'harmonie imitative des chants de la nature. M. H. Rolling en s'élevant au-dessus du vulgaire a su se créer un nom dans le monde musical, et ses plus belles œuvres seront toujours appréciées par ceux qui ont en eux la véritable culte de la musique, tant à la Nouvelle-Orléans qu'à l'étranger.

Le Comité :

GASTON DOUSSAN, *rapporteur.*
DR. GUSTAVE DEVRON.

" L'ARRABIATA," par Paul Heyse.

Nouvelle traduite de l'allemand.

Paul Heyse naquit à Berlin en 1830. Il étudia à l'Université de Berlin, puis à celle de Bonn et se consacra d'abord à la philologie des langues romanes. Il demeura quelque temps en Suisse et en Italie, et en 1854 fut appelé à Munich par le roi Maximilien de Bavière. Il avait déjà publié plusieurs nouvelles qui l'avaient rendu célèbre. Il a écrit des poèmes et des drames d'un certain mérite, mais il est surtout connu comme romancier. Il a écrit deux grands romans, " Enfants du Monde " et "Au Paradis," mais ce sont plutôt ses nouvelles et ses contes qui l'ont placé au premier rang parmi les écrivains allemands contemporains. " L'Arrabiata " est une œuvre

charmante et poétique, et l'auteur semble être inspiré par le spectacle grandiose du Vésuve et par la magique beauté de la baie de Naples. Son style est imagé lorsqu'il fait la description de la mer aux vagues bleues, de Sorrente, du volcan, de l'île admirable de Capri, mais il sait exprimer avec une touchante simplicité les sentiments du bon curé, du jeune pêcheur, et de l'Arrabiata, la fière et énergique jeune fille.

J'ai pensé, mes chers collègues, que cela vous ferait plaisir d'entendre la lecture d'une traduction de "l'Arrabiata," mais je n'ose espérer avoir rendu en français le charme, la simplicité et la grâce de l'original.

Le soleil n'était pas encore levé. Au-dessus du Vésuve il y avait une brume épaisse et grise qui s'étendait jusqu'à Naples et qui jetait une ombre sur les petites villes disséminées le long de la côte. La mer était calme. Cependant sur le quai qui forme une baie étroite sous le rocher élevé de Sorrente, des pêcheurs avec leurs femmes étaient déjà occupés à tirer à terre avec de grosses cordes les barques contenant les filets qu'on avait jetés à la mer pour prendre les poissons pendant la nuit. D'autres préparaient leurs barques, hissaient les voiles, tiraient les rames et les vergues des grandes cavernes grillées construites dans la profondeur des rochers pour protéger pendant la nuit le gréement de la barque. On ne voyait personne inoccupé; car même les vieux, qui ne naviguaient plus, se mettaient en ligne dans la longue chaîne de ceux qui tiraient les filets, et çà et là se tenait sur un des toits plats une vieille avec sa quenouille, ou occupée avec ses petits-enfants tandis que sa fille aidait son mari.

" Regarde, Rachel, voici notre curé," dit une vieille à une petite fille de dix ans qui faisait mouvoir près d'elle sa petite quenouille. " Il entre à présent même dans l'esquif, Antonino doit le conduire à Capri. Très Sainte Marie, comme le révérend père paraît encore endormi." Et alors elle fit signe de la main à un petit prêtre à l'air aimable, qui, au-dessous du rocher s'asseyait en ce moment dans la barque, après avoir relevé avec soin sa robe noire et l'avoir étendue sur le banc de bois. Les autres sur la côte cessèrent de travailler, pour voir partir leur curé, qui saluait affectueusement à droite et à gauche."

" Pourquoi faut-il qu'il aille à Capri, grand'mère?" demanda un des enfants. " Les gens de là bas n'ont-ils donc pas de curé, puisqu'il leur faut emprunter le nôtre ?"

" Ne sois pas si sot," dit la vieille. " Ils ont assez de curés là-bas et de très jolies églises, et même un hermite, ce que nous n'avons pas. Mais il y a là une dame distinguée, qui a demeuré longtemps ici à Sorrente et qui a été très malade, de sorte que le curé a dû lui porter souvent les sacrements, quand on pensait qu'elle ne passerait pas la nuit. Or, la Sainte Vierge est venue à son secours et elle a recouvré la santé et elle peut se baigner tous les jours dans la mer. Quand elle est partie d'ici pour aller à Capri, elle a fait cadeau d'une grande somme d'argent à l'église et au pauvre peuple, et elle n'a pas voulu partir avant d'obtenir la promesse du révérend père de venir la voir pour qu'elle puisse se confesser. Car c'est étonnant comment elle tient à lui. Et nous pouvons nous féliciter d'avoir un curé qui a autant de talent qu'un archevêque, et auquel les gens les plus distingués s'intéressent. Que la Madone le protège ! " Et elle salua de la main la barque qui était sur le point de partir.

“ Aurons-nous beau temps, mon garçon?” demanda le petit prêtre, et il regarda vers Naples en hochant la tête.

“ Le soleil n’est pas encore levé,” répondit le jeune homme. “ Il dissipera bientôt ce léger brouillard.”

“ Pars donc, pour que nous arrivions avant la chaleur.”

Antonino saisit la longue rame, pour faire avancer la barque, mais il s’arrêta soudainement et regarda vers le haut du chemin escarpé, qui conduit de la petite ville de Sorrente vers la mer.

On voyait là-haut une svelte forme de jeune fille, qui descendait précipitamment et qui faisait signe avec un mouchoir. Elle avait une manière très élégante, mais un peu hautaine de jeter la tête en arrière, et la tresse noire qui lui entourait le front, faisait l’effet d’un diadème.

“ Pourquoi attendons-nous?” demanda le curé.

“Quelqu’un vient qui veut aussi aller à Capri. Si vous le permettez, mon père; nous n’irons pas plus lentement, car ce n’est qu’une jeune fille de dix-huit ans à peine.”

En ce moment la jeune fille parut de derrière le mur qui environne le chemin sinueux. “Laurella?” dit le curé. “ Que va-t-elle faire à Capri?”

Antonino haussa les épaules. La jeune fille s’avança vivement et regarda autour d’elle.

“ Bonjour, l’Arrabiata!” s’écrièrent quelques-uns des jeunes pêcheurs. Ils en auraient dit davantage, si la présence du curé ne leur en avait pas imposé; car l’air de défi, avec lequel la jeune fille reçut leur salut, parut piquer les insolents.

“ Bonjour, Laurella,” s’écria aussi le curé. “ Comment ça va? Veux-tu aller à Capri?”

“ Si vous le permettez, mon père!”

"Demande à Antonino, il est le maître de la barque. Chacun est maître de son bien et Dieu maître de nous tous."

"Voici un demi-carlin," dit Laurella, sans regarder le jeune pêcheur. "Si je puis aller pour ce prix."

"Tu peux en avoir plus besoin que moi," murmura le jeune homme et il poussa quelques paniers d'oranges pour faire de la place. Il devait les vendre à Capri, car le rocher n'en produit pas assez pour la consommation du grand nombre de visiteurs.

"Je n'irai pas autrement," répondit la jeune fille, et les sourcils noirs se contractèrent.

"Viens, mon enfant," dit le curé. "C'est un brave garçon et il ne veut pas s'enrichir de ta petite offrande. Allons, monte—et il lui tendit la main—et assieds-toi là près de moi. Vois, il a étendu sa jaquette pour toi pour que ton siège soit plus mou. Il n'a pas arrangé ma place aussi bien pour moi. Mais les jeunes gens, c'est toujours ainsi qu'ils font. Ils font plus de frais pour une petite fille que pour dix prêtres. Tu n'as pas besoin de t'excuser, Tonino; c'est la volonté du Seigneur que ceux qui se ressemblent s'assemblent."

Laurella, pendant ce temps, était montée dans la barque et s'était assise, après avoir poussé de côté la jaquette sans dire un mot. Le jeune pêcheur ne la ramassa pas et marmotta quelque chose. Puis il appuya sa rame avec force sur le quai, et la barque vola dans le golfe.

"Qu'as-tu dans ce paquet?" demanda le curé, pendant qu'ils voguaient sur la mer, que les premiers rayons du soleil éclairaient.

"De la soie, du fil et un pain, mon père. Je dois vendre la soie à une femme à Capri, qui fait des rubans, et le fil à une autre."

"L'as-tu filé toi-même?"

"Oui, monsieur."

"Si je m'en souviens bien, tu as aussi appris à faire des rubans?"

"Oui, monsieur, mais ma mère est encore plus malade, et je ne puis quitter la maison, et nous ne pouvons pas payer notre propre métier à tisser."

"Elle est plus malade! Oh, oh! Quand j'étais chez vous à Pâques, elle s'asseyait cependant."

"Le printemps est toujours la plus mauvaise saison pour elle. Depuis que nous avons eu les grands ouragans et les tremblements de terre, elle est obligée de se coucher à cause de ses douleurs."

"Ne cesse pas de prier, mon enfant, pour que la Sainte Vierge intercède pour toi. Et sois bonne et laborieuse, pour que ta prière soit entendue." Après un moment de silence: "Quand tu arrivais sur le quai, on t'a crié: Bonjour, l'Arrabiata! Pourquoi t'appelle-t-on ainsi? Ce n'est pas un joli nom pour une chrétienne, qui doit être douce et humble."

La brune jeune fille rougit et ses yeux brillèrent.

"Ils se moquent de moi parce que je ne danse pas et ne chante pas et ne parle pas beaucoup comme d'autres personnes. Ils devraient me laisser tranquille; je ne leur fais rien."

"Tu pourrais cependant être aimable envers tout le monde. Ceux dont la vie est plus facile peuvent danser et chanter. Mais dire un mot aimable sied aussi à une infortunée."

Elle baissa la tête et fronça les sourcils, comme si elle voulait cacher ses yeux noirs. Ils se turent un moment. Le soleil maintenant resplendissait au-dessus des montagnes, la pointe du Vésuve paraissait au-dessus de la brume, qui entourait encore le pied du volcan, et les maisons sur la plaine de Sorrente brillaient toutes blanches parmi la verdure des orangers.

"Est-ce que tu n'as plus entendu parler de ce peintre, Laurella, ce Napolitain, qui voulait t'épouser?" demanda le curé.

Elle secoua la tête.

"Il était venu pour faire ton portrait. Pourquoi l'as-tu refusé?"

"Pourquoi le voulait-il? Il y en a de plus jolies que moi. Et puis, qui sait ce qu'il en aurait fait. Il aurait peut-être jeté un sort sur moi et mis mon âme en danger, ou même il m'aurait fait mourir, a dit ma mère."

"Ne croyez pas des choses si coupables," répondit le curé sévèrement. "N'es-tu pas toujours dans la main de Dieu, sans la volonté duquel pas un cheveu de ta tête ne peut tomber? Et un homme avec un portrait à la main peut-il être plus fort que le Seigneur? Au contraire, tu pouvais bien voir qu'il te voulait du bien. Autrement eût-il voulu t'épouser?"

Elle garda le silence.

"Et pourquoi l'as-tu refusé? On dit qu'il était un brave homme et il aurait pu vous nourrir, ta mère et toi, mieux que tu ne peux le faire maintenant avec ton fil et tes rubans."

"Nous sommes de pauvres gens," dit-elle vivement, "et il y a bien longtemps que ma mère est malade. Nous aurions été un fardeau pour lui. Et je ne conviens pas à un monsieur. Quand ses amis seraient venus le voir, il aurait eu honte de moi."

"Que dis-tu donc? Je te dis qu'il était un brave homme. Et d'ailleurs il voulait s'établir à Sorrente. Il ne viendra pas de si tôt un autre qui paraissait envoyé du ciel pour vous aider."

"Je ne me marierai jamais!" dit-elle d'un air de défi et comme hors d'elle-même.

"As-tu fait un vœu ou veux-tu entrer dans un couvent?"

Elle secoua la tête.

“On a raison de te reprocher ton entêtement, quoique le nom qu’on te donne ne soit pas joli. Ne penses-tu pas que tu n’es pas seule au monde et que par cette folie tu rends la vie et la maladie de ta mère encore plus pénibles ? Quelle bonne raison peux-tu avoir pour refuser cette main honorable qui voulait vous secourir, ta mère et toi ? Réponds-moi, Laurella.”

“J’ai bien une raison,” dit-elle à voix basse et avec hésitation, mais je ne puis la dire.

“Tu ne peux la dire ? Pas même à moi ? Pas à ton confesseur, en qui ordinairement tu as confiance, puisqu’il te veut du bien ? ”

Elle fit signe que oui.

“Ainsi soulage ton cœur, mon enfant. Si tu as raison, je serai le premier à en convenir. Mais tu es jeune et tu connais peu le monde, et tu pourrais plus tard le regretter, si pour des idées puériles tu perdais ton bonheur.”

Elle lança un coup d’œil rapide et timide du côté du jeune homme, qui ramait avec diligence et qui avait tiré son béret sur son front. Il regardait la mer de temps en temps et paraissait absorbé dans ses propres réflexions. Le curé vit le coup d’œil de la jeune fille et se rapprocha d’elle.

“Vous n’avez pas connu mon père,” murmura-t-elle, et son regard s’assombrit.

“Ton père ? Il mourut quand tu avais à peine dix ans. Quel rapport y a-t-il entre ton obstination et ton père, dont l’âme est au paradis, je l’espère ? ”

“Vous ne l’avez pas connu. Vous ne savez pas que lui seul est la cause de la maladie de ma mère ? ”

“Comment donc ? ”

“Parce qu’il l’a maltraitée, battue, et lui a donné des

coups de pied. Je me rappelle encore les nuits quand il rentrait en colère. Elle ne lui disait pas un mot et faisait tout ce qu'il voulait. Lui cependant la battait tant qu'il me semblait que mon cœur se brisait. Je me cachais la tête sous la couverture et je faisais comme si je dormais, mais je pleurais toute la nuit. Et quand il la voyait couchée sur le plancher il changeait subitement et la relevait et l'embrassait si fort qu'elle criait qu'il allait l'étouffer. Ma mère m'a défendu de dire un seul mot de cela ; mais elle en fut tellement affectée que, depuis si longtemps qu'il est mort, elle n'a jamais été en bonne santé. Et si elle meurt bientôt, ce qu'à Dieu ne plaise, je sais bien quel est celui qui l'aura tuée."

Le petit curé baissa la tête et parut indécis de savoir jusqu'à quel point il donnerait raison à sa pénitente. Enfin il dit : " Pardonne-lui comme ta mère lui a pardonné. Ne pense pas à ces tristes scènes, Laurella. Tu auras des jours plus heureux qui te feront oublier tout cela."

" Je n'oublierai jamais ! " dit-elle en frissonnant. " Et vous voyez, mon père, pourquoi je veux rester fille, afin de n'être soumise à aucun homme qui me maltraitera et ensuite me caressera. Quand maintenant quelqu'un veut me battre ou m'embrasser, je sais me protéger. Mais ma mère ne voulait pas même se protéger, ni repousser les coups et les baisers de mon père, parce qu'elle l'aimait. Et je ne veux pas aimer un homme qui me rendra malade et misérable."

" Ne sois pas une enfant et ne parle pas comme quelqu'un qui ne sait rien de ce qui se passe sur la terre. Tous les hommes sont-ils donc comme ton pauvre père, et se laissent-ils aller à tous leurs caprices, à toutes leurs passions, et maltraitent-ils leurs femmes ? N'as-tu

pas vu un assez grand nombre d'hommes honorables dans tout le voisinage, et des femmes qui vivent en paix et en harmonie avec leurs maris ? "

" Personne non plus ne savait comment mon père traitait ma mère, car elle serait plutôt morte mille fois que de se plaindre. Et tout cela, parce qu'elle l'aimait. Si l'amour est ainsi, qu'il ferme les lèvres quand on devrait crier au secours, et qu'il rend sans défense contre des maux plus grands que ceux que le pire des ennemis pourrait vous faire, je ne donnerai jamais mon cœur à aucun homme."

" Je te dis que tu es une enfant et que tu ne sais pas ce que tu dis. Comme si ton cœur te demandera si tu veux aimer ou non, quand le temps en sera venu ; alors tout ce que tu penses maintenant ne sera d'aucun secours." Après un moment de silence il reprit : " Et ce peintre, t'attendais-tu à ce qu'il te maltraitât ? "

" Il avait la même expression que mon père, lorsqu'il demandait pardon à ma mère et voulait la prendre dans ses bras pour lui dire encore de douces paroles. Je connais ces yeux-là. Ils peuvent mener quelqu'un à battre sa femme, qui ne lui a jamais rien fait. J'ai frissonné quand j'ai revu ces yeux-là."

Elle se tut ensuite, et le curé aussi. Il pensa à beaucoup de bonnes paroles qu'il aurait pu dire à la jeune fille, mais la présence du jeune homme qui, à la fin de la confession, n'était plus aussi tranquille, lui ferma la bouche.

Quand, après un trajet de deux heures, ils arrivèrent dans le petit port de Capri, Antonino porta le curé au-dessus des dernières vagues molles et le déposa avec respect sur la côte. Cependant Laurella n'avait pas voulu attendre qu'il revînt la chercher. Elle releva le bas de sa robe, prit ses sabots d'une main, son paquet

de l'autre et marcha rapidement dans l'eau jusqu'à l'île.

"Je resterai aujourd'hui longtemps à Capri," dit le curé, "et il est inutile que tu m'attendes. Peut-être ne retournerai-je pas à la maison avant demain. Et toi, Laurella, fais mes amitiés à ta mère. Je viendrai vous voir cette semaine. Tu t'en retourneras avant la nuit, n'est-ce pas ?"

"Si c'est possible," dit la jeune fille et elle s'occupa à arranger sa robe.

"Tu sais que moi aussi je dois m'en retourner," dit Antonino d'un ton très indifférent, à ce qu'il crut. "Je t'attendrai jusqu'à l'Ave Maria. Si tu ne viens pas alors, tant pis pour toi."

"Il faut que tu viennes," interrompit le petit curé. "Tu ne peux laisser ta mère seule même une nuit.—Est-ce loin où tu dois aller ?"

"A Anacapri, à une vigne."

"Et il faut que j'aille à Capri. Que Dieu te protège, mon enfant, et toi aussi, mon fils."

Laura lui embrassa la main et laissa tomber un adieu qui pouvait s'adresser au curé et à Antonino. Antonino, cependant, ne se l'appropria pas. Il salua le curé en ôtant son béret et ne regarda pas Laurella.

Mais lorsqu'ils lui eurent tous deux tourné le dos, après un moment il ne s'occupa plus du curé, qui s'éloignait avec difficulté sur l'épaisse couche de cailloux, et il regarda la jeune fille, qui sur la droite était parvenue au sommet de la colline la main au-dessus des yeux pour se protéger du brûlant soleil. Avant que la route se perdît entre des murs, elle s'arrêta un moment comme pour reprendre haleine, et regarda autour d'elle. Le quai s'étendait à ses pieds, le rocher s'élevait abrupt, la mer était d'un bleu merveilleux, le paysage valait bien la peine de s'arrêter. Le sort voulut que son regard, se

reposant sur la barque d'Antonino, rencontra un regard qu'Antonino lui jetait. Ils firent tous les deux le mouvement de gens qui veulent s'excuser en prétendant que c'était arrivé par accident, après quoi la jeune fille continua sa route d'un air sombre.

Il n'était qu'une heure après midi, et il y avait déjà deux heures qu'Antonino était assis sur un banc devant la taverne des pêcheurs. Quelque chose devait le tracasser car toutes les cinq minutes il se levait, sortait de l'ombre et regardait la route attentivement, qui conduit à droite et à gauche aux deux petites villes de l'île. Le temps lui paraissait incertain, disait-il alors à l'hôtesse de la taverne. Il semblait beau, mais lui il connaissait cette couleur du ciel et de la mer. C'était exactement ainsi avant le dernier grand ouragan, où il avait eu tant de peine à mener à terre cette famille anglaise. Elle s'en souvenait.

" Non," dit la femme.

Eh bien, elle penserait à lui, si le temps changeait avant la nuit.

" Y a-t-il beaucoup de monde à Sorrente," demanda l'hôtelière un moment.

" Cela commence. Jusqu'à présent les temps ont été durs. Ceux qui viennent pour les bains, se sont fait attendre."

" Le printemps est venu tard. Avez-vous gagné plus que nous ici à Capri ?"

"Je n'aurais pas eu de quoi manger du macaroni deux fois par semaine, si je n'avais compté que sur la barque. De temps à autre porter une lettre à Naples, ou mener sur mer un monsieur qui voulait pêcher, c'était tout. Mais vous savez que mon oncle a de grandes orangeries et qu'il est riche. 'Tonino, dit-il, tant que je vivrai, tu ne souffriras pas, et ensuite on prendra soin de toi.'

C'est ainsi qu'avec l'aide de Dieu j'ai passé l'hiver."

"A-t-il des enfants, votre oncle ?"

"Non, il ne s'est jamais marié et a été longtemps hors du pays, où il a amassé beaucoup de bonnes piastres. Or, il a l'intention d'établir une grande pêcherie, et il désire que je m'en occupe entièrement."

"Vous êtes donc sûr de réussir Antonino."

Le jeune pêcheur haussa les épaules. "Chacun a sa croix à porter," dit-il. Il se leva et regarda encore à droite et à gauche quel temps il faisait, quoiqu'il le sût parfaitement.

"Je vais vous porter encore une bouteille. Votre oncle peut la payer," dit l'hôtesse.

"Seulement un verre, car vous avez ici un vin de feu. J'ai déjà la tête échauffée."

"Il ne va pas dans le sang. Vous pouvez en boire autant que vous le voulez. Voici mon mari, il faut vous rasseoir et causer un moment avec lui."

En effet, le digne propriétaire de la taverne arriva, le filet sur l'épaule, le béret rouge sur ses cheveux frisés. Il avait porté à la ville du poisson que la dame distinguée avait ordonné pour le petit curé de Sorrente. Dès qu'il eut aperçu le jeune pêcheur, il lui fit de la main un signe amical, s'assit à côté de lui sur le banc et commença à le questionner et à causer avec lui. Sa femme portait une seconde bouteille du pur vin de Capri, quand on entendit craquer le sable sur la gauche et Laurella apparut sur la route d'Anacapri. Elle salua légèrement de la tête et se tint debout indécise.

Antonino se leva. "Il faut que je parte," dit-il "voici une jeune fille de Sorrente, qui est venue aujourd'hui de bonne heure avec monsieur le curé et veut retourner avant la nuit près de sa mère malade."

"Oh, il ne fera pas nuit de sitôt," dit le pêcheur.

" Elle a bien le temps de boire un verre de vin. Hé, femme, porte encore un verre."

"Je vous remercie, je ne bois point," dit Laurella, et elle ne s'avança pas.

" Donnes-en un, femme, un seulement."

" Laissez-la, dit le jeune homme." Elle a la tête dure ; ce qu'elle ne veut pas, aucun saint ne pourra lui persuader de le faire." Et alors il prit congé à la hâte, courut vers la barque, démarra la corde et attendit la jeune fille. Celle-ci salua encore une fois les aubergistes et se dirigea lentement vers la barque. Elle regarda partout autour d'elle, comme si elle s'attendait à trouver d'autres personnes. Mais le quai était désert : les pêcheurs dormaient ou étaient occupés sur mer avec leurs lignes et leurs filets, quelques femmes et quelques enfants étaient assis devant leurs maisons, dormant ou filant, et les étrangers qui étaient partis le matin, attendaient pour revenir qu'il fît plus frais. Elle ne put regarder longtemps, car avant qu'elle pût l'empêcher, Antonino l'avait prise dans ses bras et l'avait portée comme un enfant jusqu'à la barque. Ensuite il s'élança après elle, et en quelques coups de rame ils furent bientôt en pleine mer.

Elle s'était assise au-devant et lui avait à demi tourné le dos, de sorte qu'il ne pouvait la voir que d'un côté. Ses traits étaient encore plus graves qu'à l'ordinaire. Ses cheveux tombaient sur son petit front ; on reconnaissait son obstination par le frémissement de ses narines fines ; la bouche bien faite était fermée. Après qu'ils eurent navigué en silence quelque temps, il commença à faire chaud, elle ôta le pain de son mouchoir qu'elle jeta sur ses cheveux. Puis elle commença à manger le pain pour son dîner, car elle n'avait rien pris à Capri.

Antonino ne la regarda pas manger longtemps. Il prit

deux oranges d'un des paniers qui, le matin, en étaient remplis et dit: "Voici quelque chose pour manger avec ton pain, Laurella. Ne crois pas que je les aie gardées pour toi. Elles ont roulé hors du panier, et je les ai trouvées quand j'ai remis les paniers vides dans la barque."

"Mange-les donc. J'ai assez avec mon pain."

"Elles sont rafraîchissantes dans la chaleur, et tu as marché loin."

"On m'a donné là-haut un verre d'eau, cela m'a déjà rafraîchie."

"Comme tu veux," dit-il, et il les laissa retomber dans le panier.

Encore un silence. La mer était comme un miroir et murmurait à peine sous la quille de la barque. Même les blancs oiseaux de mer, qui font leurs nids sur la côte, fondaient silencieusement sur leur proie.

"Tu peux porter les deux oranges à ta mère," reprit Antonino.

"Nous en avons encore à la maison, et quand il n'y en aura plus j'en achèterai d'autres."

"Porte-les-lui avec mes compliments."

"Elle ne te connaît pas."

"Tu pourras lui dire qui je suis."

"Je ne te connais pas non plus."

Ce n'était pas la première fois qu'elle le reniait ainsi. Il y avait un an, au moment où le peintre vint à Sorrente, il arriva un dimanche qu'Antonino et d'autres garçons jouaient à la balle dans un square près de la rue principale. Ce fut là que le peintre rencontra pour la première fois Laurella qui, portant une cruche sur la tête, passa sans faire attention à lui. Le Napolitain, frappé par ce tableau, s'arrêta et la regarda, quoiqu'il se trouvât au milieu du chemin des joueurs et qu'il eût pu en sortir

en faisant deux pas. Une balle peu molle qui le frappa sur le pied, vint lui rappeler que ce n'était pas l'endroit pour se livrer à des réflexions. Il se retourna comme s'il s'attendait à des excuses. Le jeune pêcheur qui avait jeté la balle resta silencieux avec un air de défi au milieu de ses amis, de sorte que l'étranger crut qu'il valait mieux éviter une dispute et s'en alla. On avait parlé de cette affaire et on en parla de nouveau, lorsque le peintre fit la cour ouvertement à Laurella. "Je ne le connais pas," dit celle-ci avec colère, lorsque le peintre lui demanda si c'était à cause de ce garçon impoli qu'elle le refusait. Et cependant elle s'était rappelé ces paroles. Depuis ce temps, quand Antonino la rencontrait, elle l'avait bien reconnu.

Et maintenant ils étaient assis dans la barque, comme s'ils étaient de mortels ennemis, et leur cœur à tous deux battait avec force. La figure généralement aimable d'Antonino était très rouge; il frappait les vagues avec une telle force que l'écume rejaillissait sur lui, et ses lèvres tremblaient parfois, comme s'il parlait avec colère. Elle fit comme si elle ne s'en apercevait pas, prit son expression la plus naturelle, se pencha au bord de la barque et laissa glisser l'eau entre ses doigts. Ensuite elle détacha son mouchoir et arrangea ses cheveux, comme si elle était entièrement seule dans la barque. Mais elle fronçait les sourcils et posait en vain ses mains mouillées sur ses joues brûlantes pour les rafraîchir.

Ils étaient maintenant à moitié route et on ne voyait nulle part aucune voile. L'île était derrière eux, la côte s'étendait au loin dans la brume, et pas même une mouette ne volait dans la profonde solitude. Antonino la regarda. Il parut avoir une idée. La rougeur disparut soudainement de ses joues et il laissa tomber ses rames. Involontairement Laurella le regarda, anxieuse, mais sans frayeur.

"Il faut arriver à une conclusion," dit le jeune homme. "Cela dure depuis trop longtemps et je suis très étonné que cela ne m'ait pas encore perdu. Tu ne me connais pas, dis-tu. N'as-tu pas vu depuis longtemps, comment je passe près de toi comme un fou et que mon cœur déborde pour te le dire? Alors tu prends ton expression méchante et me tournes le dos."

"Qu'est-ce que j'ai à te dire," répondit-elle avec vivacité. "J'ai bien vu que tu voulais me parler. Je ne voulais pas faire parler de moi pour rien. Car je ne veux pas de toi pour mari, ni toi ni personne."

"Ni personne. Tu ne parleras pas toujours ainsi. Parce que tu as refusé le peintre? Bah! Tu étais encore une enfant alors. Tu te sentiras seule, et puis, folle que tu es, tu prendras le premier qui se présentera."

"Personne ne connaît l'avenir. Il se peut que je change d'opinion. Qu'est-ce que cela te fait?"

"Ce que cela me fait?" s'écria-t-il, et il se leva avec une telle violence que la barque faillit chavirer. "Ce que cela me fait? Et tu peux le demander quand tu sais ce qui en est? Il mourra le misérable que tu m'auras préféré!"

"Est-ce que je me suis jamais fiancée à toi? Puis-je l'empêcher, si tu es fou? Quel droit as-tu sur moi?

"Oh!" s'écria-t-il, "naturellement, rien n'a été écrit, aucun avocat n'a préparé le document en latin et ne l'a scellé; mais je sais que j'ai autant de droit sur toi que sur le ciel plus tard, si j'ai été un homme honorable. Crois-tu que je te verrai aller à l'église avec quelqu'un et que je permettrai que les jeunes filles passent devant moi en haussant les épaules. Dois-je me laisser insulter?"

"Fais ce que tu veux. Je ne me laisserai pas effrayer, quelques menaces que tu fasses. Moi aussi je veux faire ce que je veux."

“Tu ne parleras pas longtemps ainsi,” dit-il, et il trembla de tout son corps. “Je suis assez homme pour ne plus laisser perdre ma vie par une entêtée comme toi. Sais-tu que tu es ici en mon pouvoir et qu'il te faut faire tout ce que je veux ?”

Elle frissonna et le regarda avec indignation.

“Tue-moi si tu l'oses,” dit-elle lentement.

“On ne doit pas faire les choses à demi,” dit-il d'une voix plus haute, “il y a de la place pour nous deux dans la mer. Je ne puis t'aider, mon enfant” — et il parla presque avec pitié, comme dans un rêve—“mais nous devons tous deux disparaître, et tout de suite, et maintenant,” s'écria-t-il, et il la saisit soudainement dans ses bras. Mais au même moment il retira sa main droite d'où le sang jaillit ; elle l'avait mordu avec violence.

“Faut-il que je fasse ce que tu veux ?” cria-t-elle en le repoussant violemment. “Voyons si je suis en ton pouvoir !” Elle sauta alors par-dessus bord et disparut pendant un moment dans la mer.

Elle reparut bientôt ; sa robe se gonfla autour d'elle, ses cheveux avaient été détachés par les vagues et lui tombaient sur les épaules, elle nageait avec force, sans pousser un cri, vers la côte.

L'épouvante semblait avoir paralysé Antonino. Il resta debout dans la barque, penché en avant, regardant fixement comme s'il avait un prodige devant les yeux. Ensuite, il fit un mouvement, saisit les rames, et rama de toute sa force, tandis que le fond de sa barque était rouge du sang qui coulait à flots de sa blessure.

En un clin d'œil, il fut à côté d'elle, malgré la vitesse avec laquelle elle nageait. “Au nom de la Très Sainte Vierge,” cria-t-il, “viens dans la barque. J'ai été fou ; Dieu seul sait ce qui m'a fait perdre la raison. J'ai été comme frappé par la foudre et je ne savais pas ce que je

faisais et ce que je te disais. Tu ne dois pas me pardonner, Laurella, seulement sauve ta vie et entre dans la barque."

Elle continua à nager, comme si elle ne l'avait pas entendu.

" Tu ne peux pas atteindre la terre, il y a encore deux milles de distance. Pense à ta mère. S'il t'arrive malheur, je mourrai de désespoir."

Elle mesura de l'œil la distance qui la séparait de la côte. Puis, sans dire un mot, elle nagea vers la barque et la saisit avec les mains. Il se leva pour l'aider; sa jaquette, qui était posée sur le banc, glissa dans la mer, lorsque le poids de la feune fille fit pencher la barque. Elle s'éleva avec légèreté et reprit sa première place. Quand il la vit sauvée, il prit encore les rames. Elle, cependant, exprima l'eau de sa robe et de ses cheveux. Elle regarda alors le fond de la barque et vit le sang. Elle jeta un rapide regard vers la main, qui maniait la rame comme si elle n'avait pas été blessée. " Voici," dit-elle, en lui présentant son mouchoir. Il secoua la tête et continua à ramer. Elle se leva enfin, alla à lui et lui attacha fortement le mouchoir sur la profonde blessure. Ensuite elle lui prit une rame des mains, malgré sa résistance, et s'assit en face de lui, mais sans le regarder, les yeux fixés sur la rame couverte de sang, et fit avancer la barque avec rapidité. Ils étaient tous deux pâles et silencieux. Quand ils approchèrent de la terre, ils rencontrèrent des pêcheurs qui voulaient jeter leurs filets pour la nuit. Ils appelèrent Antonino et taquinèrent Laurella. Ceux-ci ne les regardèrent pas et ne répondirent pas un mot.

Le soleil était encore haut au-dessus de Procida lorsqu'ils arrivèrent au quai. Laurella secoua sa robe qui était presque séchée et s'élança à terre. La vieille femme

qui filait le matin et qui l'avait vue partir, était encore sur son toit. "Qu'as-tu à la main, Tonino," dit-elle. "Jésus, la barque est remplie de sang !"

"Ce n'est rien, ma commère," répondit-il, "je me suis écorché sur un clou. Demain ce ne sera rien. Ce maudit sang fait croire que c'est plus dangereux que ce n'est en réalité."

"Je viendrai te panser avec des herbes médicinales, mon compère. Attends, je viens à l'instant."

"Ne te donne pas la peine, ma commère. Il n'y a rien à faire, et demain ce sera tout passé et oublié. J'ai une peau saine, qui pousse tout de suite sur n'importe quelle blessure."

"Adieu !" dit Laurella, et elle s'en alla.

"Bonsoir," lui cria le jeune homme, sans la regarder Il enleva ses cordages et ses rames, prit le panier et monta le petit chemin pierreux jusqu'à sa chaumière.

Il était seul dans les deux chambres, où il allait et venait. Par la petite fenêtre qui n'était fermée que par des volets, la brise entrait rafraîchissante, comme sur la mer paisible, et la solitude lui faisait du bien. Il resta longtemps devant le petit tableau de la mère du Seigneur et regarda attentivement l'auréole d'étoiles en papier collées autour du tableau. Cependant il ne pensa pas à prier. Et que pouvait-il demander, lui qui n'espérait plus rien ?

Et le temps lui paraissait long. Il attendait la nuit avec impatience, car il était fatigué, et la perte de sang l'avait affecté plus qu'il ne le pensait. Il éprouvait de violentes douleurs à la main ; il s'assit sur un petit banc et détacha le bandage. Le sang comprimé jaillit encore, et la main était très enflée. Il la lava avec soin et la tint longtemps dans de l'eau fraîche. Lorsqu'il la retira, il aperçut distinctement la marque des dents de Laurella.

"Elle avait raison," dit-il. "J'ai été une brute et je n'ai que ce que je mérite. Je lui renverrai son mouchoir demain par Giuseppe. Car je ne dois plus la revoir." Et il lava le mouchoir avec soin et l'étendit au soleil, après qu'il eut attaché sa main de nouveau, aussi bien qu'il put le faire avec sa main gauche et ses dents. Ensuite il se jeta sur son lit et ferma les yeux.

Le clair de lune l'éveilla d'un demi sommeil, ainsi que la douleur à sa main. Il se leva pour calmer les élancements dans de l'eau et il entendit du bruit à sa porte. "Qui est-là," cria-t-il, et il ouvrit. Laurella était devant lui.

Sans rien demander, elle entra. Elle enleva le mouchoir qu'elle avait sur la tête, et posa un petit panier sur la table. Puis elle poussa un profond soupir.

"Tu viens chercher ton mouchoir," dit-il, tu aurais pu t'en éviter la peine, car demain de bonne heure, j'aurais prié Giuseppe de te le porter."

"Ce n'est pas pour le mouchoir," dit-elle rapidement. "Je suis allée sur la montagne chercher les simples qui sont bons pour arrêter le sang. Voilà !" Et elle enleva le couvercle du panier.

"Trop de peine," dit-il, sans aucune amertume, "trop de peine. Cela va mieux, beaucoup mieux. Si cela allait plus mal ce serait ce que j'aurais mérité. Que fais-tu ici à cette heure? Tu sais comme on parle, quoique les gens ne sachent pas ce qu'ils disent."

"Je ne m'occupe pas d'eux," dit-elle vivement. "Mais je veux voir ta main, et y poser les simples, car avec la main gauche tu ne pourras pas le faire."

"Je te dis que c'est inutile."

"Mais laisse-moi voir pour que je puisse te croire."

Elle lui prit la main, sans qu'il pût s'y opposer et défit le bandage. Quand elle vit la grande inflammation, elle frissonna et s'écria : "Jésus Marie !"

“Elle est un peu enflée,” dit-il. “Cela passera dans une journée.”

Elle secoua la tête. “Tu ne pourras pas aller en mer avant une semaine.”

“Après-demain je le pourrai. Qu'est-ce que cela fait?”

Pendant ce temps, elle avait été chercher un bol d'eau, et avait lavé la plaie de nouveau, ce qu'il permit comme un enfant. Ensuite elle mit dessus les simples bienfaisants, qui diminuèrent immédiatement la douleur, et attacha la main avec des morceaux de toile qu'elle avait aussi apportés.

Quand elle eut fini, il dit: “Je te remercie. Et si tu veux me rendre encore un service, pardonne-moi la folie qui m'a passé par la tête, et oublie tout ce que j'ai dit et tout ce que j'ai fait. Je ne sais pas moi-même comment c'est arrivé. Tu ne m'as vraiment pas donné de cause pour cela. Et tu ne m'entendras jamais rien dire qui puisse t'offenser.”

“Je dois te demander pardon,” interrompit-elle. J'aurais dû te traiter différemment et ne pas te fâcher par mon esprit morose. Et aussi vois la blessure que je t'ai faite.”

“C'était pour te défendre, et il était grand temps que je revinsse à mon bon sens. Et comme je l'ai déjà dit, cela ne signifie rien. Ne parle pas de pardon. Tu m'as bien soigné, et je te remercie. Et maintenant va te coucher, et voilà ton mouchoir, que tu peux emporter.”

Il le lui tendit, mais elle ne bougea pas et sembla hésiter. Enfin elle dit: “Tu as aussi perdu ta jaquette, et je sais que l'argent des oranges était dedans. Je viens d'y penser en venant ici. Je ne puis te rendre cet argent, parce que nous ne l'avons pas, et même si nous l'avions il appartiendrait à ma mère. Mais j'ai la croix d'argent que le peintre a posée sur la table la dernière

fois qu'il est venu chez nous. Je ne l'ai jamais regardée depuis, et je ne veux plus l'avoir dans ma cassette. Si tu la vendais—elle vaut bien deux piastres, dit ma mère — ainsi tu pourrais recouvrer ce que tu as perdu, et ce qui manquerait, je tâcherai de le gagner en filant, la nuit, pendant que ma mère dormira."

"Je ne prendrai rien, dit-il vivement," et il repoussa la petite croix d'argent qu'elle avait tirée de sa poche.

"Il faut que tu la prennes," dit-elle. "Qui sait combien de temps il te faudra rester sans travailler. La voici, et je ne veux plus jamais la revoir."

"Jette-là alors dans la mer."

"C'est un cadeau que je te fais ; ce n'est que ce qui te revient, ce à quoi tu as droit."

"Droit ?" "Je n'ai droit à rien de ce qui t'appartient. S'il t'arrive de me rencontrer plus tard, fais-moi le plaisir de ne pas me regarder, pour ne pas me rappeler ma faute. Et maintenant bonsoir et adieu."

Il mit le mouchoir et la croix dans le panier et le referma. Quand il la regarda de nouveau, il fut effrayé. De grosses larmes lui coulaient sur les joues et elle ne les essuyait pas.

"Très Sainte Vierge," s'écria-t-il, "es-tu malade ? Tu trembles de la tête aux pieds."

"Ce n'est rien," dit-elle. "Je m'en vais !" et elle se dirigea vers la porte. Elle ne put continuer ; elle appuya le front sur la poutre et se mit à sangloter. Mais avant qu'il eût pu s'approcher d'elle, elle courut à lui soudainement et lui jeta les bras autour du cou.

"Je ne puis le supporter," s'écria-t-elle, et elle s'attacha à lui comme le mourant à la vie, "je ne puis t'entendre me dire de bonnes paroles, et m'éloigner de toi avec le péché sur ma conscience. Bats-moi, foule-moi aux pieds, jure-moi !— ou, s'il est vrai que tu m'aimes, après tout le mal que je t'ai fait, alors prends-moi,

garde-moi et fais de moi ce que tu veux. Mais ne me renvoie pas ainsi !" De nouveaux sanglots l'interrompirent.

Il la tint dans ses bras un moment sans rien dire. " Si je t'aime encore ? " cria-t-il enfin. " Sainte Mère de Dieu ! Veux-tu dire que tout le sang de mon cœur s'est échappé par cette petite blessure ? Ne sens-tu pas mon cœur qui bat avec violence dans ma poitrine, comme s'il voulait sortir pour venir à toi ? Si tu le dis pour m'éprouver ou parce que tu as pitié de moi, va-t'en et j'oublierai encore cela. Il ne faut pas que tu penses que tu me doives rien parce que tu sais ce que je souffre à cause de toi."

" Non," dit-elle avec fermeté et elle le regarda passionnément par-dessus son épaule avec ses yeux pleins de larmes, "je t'aime, et je puis dire que j'ai longtemps craint cet amour et l'ai combattu. Et maintenant je veux agir différemment, car je ne puis plus m'empêcher de te regarder quand tu passes auprès de moi. Maintenant je veux t'embrasser pour que tu puisses dire, si tu as aucun doute : " Elle m'a embrassé, et Laurella n'embrasse aucun homme dont elle ne veut pas pour mari."

Elle l'embrassa trois fois, et s'éloigna en disant : " Bonsoir, mon amoureux ! Va dormir et guéris ta main, et ne sors pas avec moi, car je ne crains personne, excepté toi."

Ensuite elle disparut légèrement dans l'ombre du mur. Lui cependant par la fenêtre regarda longtemps la mer sur laquelle toutes les étoiles paraissaient scintiller.

La prochaine fois que le petit curé sortit du confessional où Laurella s'était longtemps agenouillée, il rit en lui même. " Qui eût cru," se dit-il, " que Dieu eût touché si vite ce cœur étonnant ? Et je me faisais des reproches de n'avoir pas menacé plus sévèrement le démon de l'entêtement. Mais nous n'apercevons pas les vues du ciel. Que le Seigneur la bénisse et puis-je voir un jour l'aîné des garçons de Laurella naviguer sur la mer à la place de son père ! Oh ! l'Arrabiata !"

ALCÉE FORTIER.